

Le Biéniste : organe de l'Institut psychosique

Institut général psychosique (Aubervilliers, Seine-Saint-Denis).
Auteur du texte. Le Biéniste : organe de l'Institut psychosique. 1923-03-15.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

LE BIENISTE

Organe de Publicité de l'Institut Général Psychosique

FONDATEUR : PAUL PILLAUT

PARAISANT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

Abonnement d'un an : 13 francs pour la France et les Colonies ; 15 francs pour l'Etranger

Fondation en 1910 «LE FRATERNISTE» - Administration et Direction : 100, rue des Cités, Aubervilliers (Seine) - Continuation en 1920 «LE BIENISTE»

Directrice-Gérante : A. DUBOC

JOURNAL EXPOSANT LA DOCTRINE DU DÉTERMINISME DIVIN

Secrétaire de la Rédaction : DENISE DUVAL

Concours du "Bieniste"

Dernièrement, au cours d'une réception intime dans les salons d'une Ambassade amie, je me trouvais tout à coup au milieu d'un cercle de diplomates aimables, potentats scientifiques et littérateurs en vue agitaient, fougueusement, la question spirite de plus en plus à l'ordre du jour.

Un journaliste connu s'approchant de moi me demanda instamment de donner mon avis. Je me dérochai et lui désignant dans l'assemblée le plus éminent de nos confrères, je le persuadai de demander l'avis de celui-ci. Mon camarade s'inclina en souriant et je l'accompagnai pour ne rien perdre de ce que pouvait lui répondre l'indiscutable personnalité auquel je l'adressais.

Dites-moi, cher ami, en toute sincérité, avez-vous assisté à des expériences absolument probantes et concluantes en matière de spiritisme ?

« Evidemment, répondit l'éminent confrère, j'ai vu des choses intéressantes, je dirai même tout à fait surprenantes dans le domaine de la divination et de la transmission de la pensée. Mais en ce qui concerne les médiums, il y a une chose terrible ; c'est qu'on ne sait jamais quand ils sont de bonne foi ou quand ils trichent... Ainsi j'ai assisté personnellement à une expérience d'un médium célèbre qui m'avait fort impressionné. Elle consistait à influencer un pèse-lettres au moyen de passes magnétiques, opérées à une assez grande distance de l'appareil... Le résultat nous paraissait tout à fait concluant, quand un des assistants eut l'idée de placer sa main entre celles du médium. Il rencontra un cheveu attaché aux deux poutres du sujet au moyen duquel il pouvait exercer une légère pression sur le pèse-lettres... la supercherie était évidente ; il n'en fallait pas davantage pour nous faire douter de la réalité de tout ce que nous avions vu auparavant.

A mon sens, le pouvoir magnétique du médium est passager, transitoire. Il doit correspondre à une période de pleine force et s'éteindre avec l'âge.

Alors, ne voulant pas déchoir, le médium est amené à remplacer les qualités psychiques qui lui font défaut par des tours de prestidigitateur. Voilà certainement la source évidente et naturelle

de toutes les supercheries qui font tant de tort au spiritisme... »

Je n'étonnerai aucun de nos lecteurs, ceux qui me connaissent du moins, en leur disant que c'est avec un sourire que j'ai écouté cela.

Cependant, en rentrant chez moi, le soir, je me pris à songer qu'il serait intéressant de demander aux lecteurs du *Bieniste*, et aux lectrices s'entend, leur avis au sujet de quelques questions que je tiens à leur poser et qui sont celles-ci :

1° Pensez-vous qu'il est un âge plus favorable pour qu'un médium soit en possession de toutes ses facultés médiumniques ?...

2° A quel genre de médiumnité vont vos préférences et pourquoi ?...

3° Quelle est à votre avis la médiumnité offrant le plus de garantie de sincérité ?

4° Avez-vous assisté à des phénomènes concluants, dans des conditions qui défiaient toute tricherie, tout subterfuge. Si oui, prière instante de nous les faire connaître et le plus simplement possible.

Les réponses les plus intéressantes seront insérées dans le *Bieniste*, avec la signature des correspondants s'ils le permettent.

Le concours restera ouvert jusqu'au 15 mai. Nous demanderons alors à nos lecteurs de nous signaler les réponses qui leur auront semblé les meilleures et aux trois premières, nous attribuerons un prix consistant en un abonnement d'un an au *Bieniste* pour la première, un volume des causeries sur le spiritisme (Dubois de Montreynaud), à la 2^e et, pour la 3^e un volume « Vérité » de Dubois de Montreynaud.

Toutes les réponses devront m'être adressées chez moi, 168, rue du Temple, Paris.

En précisant par une enquête publique le rôle des médiums, peut-être contribuerons-nous au triomphe des sciences psychiques véritables et dissuaderons-nous les yeux de trop nombreuses dupes, victimes des momeries et du bluff de trop de chevaliers d'industrie des deux sexes.

MARINETTE BENOIT-ROBIN.

Lettre aux Spirites

Chers frères et sœurs en croyance,

La théosophie et même quelques auteurs spirites, enseignent que l'âme pendant le sommeil, rejoint, dans l'Astral, ceux qu'elle aime et dont la mort l'a séparée. Se basant sur cette théorie, une théosophie m'écrit pour critiquer mes entretiens posthumes avec l'Esprit de mon mari, incarné en Mlle N. Elle me dit : « Pour quoi l'Esprit ne vous parle-t-il jamais de vos rapports dans l'Astral, pendant votre sommeil, où votre périsprit se recontacte avec le sien à titre égal et dans des conditions bien plus avantageuses que sur terre par l'incarnation ? Répondez-moi, s'il vous plaît dans le *Bieniste*, après avoir questionné l'Esprit, afin que le profit en soit pour d'autres aussi bien que pour moi ».

Quoi que je trouvasse la question oiseuse, sachant pertinemment qu'en ce qui me concerne, mes rêves se passent sur terre, se composant de reminiscences ou de préoccupations journalières, mêlées de symboles et parfois de véritables prévisions, et que je m'en fesse accroire, si j'y voyais des envolées vers l'Astral par acquit de conscience, j'ai posé la question à l'Esprit incarné, (le supposant être celui de mon mari). Voici ce qu'il me répondit.

« Evidemment, ces entretiens dans l'Astral arrivent entre âmes incarnées et désincarnées ; mais ils ne se produisent pas fatalement. Pendant le sommeil naturel, l'âme ne s'éloigne pas régulièrement du corps. Quant à la tiénne, si elle s'extériorisait actuellement, elle ne retournerait pas dans ton corps, le fil qui l'y retient étant si mince, qu'il se briserait sûrement ; d'autre part, ta destinée n'étant pas accomplie, il ne faut pas que cela se produise ».

Vous comprendrez, chers frères et

sœurs, que cette réponse m'a aussi surprise qu'enchantée : surprise parce que je ne croyais pas le fil de ma vie aussi tenu, enchantée parce que j'y ai trouvé une nouvelle preuve spirite, la réponse ne pouvant se mettre, ni sur le compte de la télépathie, (action fluïdique s'exerçant de moi au médium), ni sur celui du subconscient. (Action de la conscience subliminale du médium sur moi). En dehors de cela, elle m'a confirmé ce que j'ai dit plus haut. « Que dans mon sommeil, restant sur terre, je n'y trouvais pas la satisfaction de converser avec l'Esprit de mon mari, tel que me le procure, avec une réalité si frappante, la médiumnité de Mlle N. »

Après cette constatation de fait, il convient de faire encore la réflexion suivante : l'erreur des théosophes et de quelques spirites ne consisterait-elle pas en ce qu'ils généralisent ce qui est particulier, ou bien en ce qu'ils confondent le sommeil de la trance avec le sommeil ordinaire ? A chacun de s'observer et de tirer ses conclusions, rien n'étant plus absurde que d'accepter bêtement des théories sans base positive. Pour ma part, je ne le fais jamais et c'est pourquoi je suis spirite et pas simplement spiritualiste, à la façon des théosophes, théologues ou autres adhérents de théories aprioristes, toujours en danger de sombrer, tôt ou tard, devant l'évidence expérimentale. Le vrai spirite aime à se convaincre.

Pour cette même raison, j'ai voulu me renseigner sur la réalité des « vues panoramiques » dont parle M. Ernest Bozzano dans la Revue spirite, depuis quel que temps. Est-ce vrai ? demandai-je à l'Esprit de mon mari, (en incarnation) ? est-ce vrai, que chacun voit toujours, au moment de mourir, sa vie entière se dérouler devant lui avec la rapidité de l'éclair ? L'as-tu expérimenté toi-même ?

?

Notre amie et dévouée collaboratrice Mme Marinette Benoit-Robin a déposé dans nos bureaux, comme elle l'a fait dans plusieurs quotidiens de Paris, un pli scellé contenant une révélation prophétique dont la réalisation ne peut être attendue qu'en décembre prochain le 12 exactement.

Cette révélation provoquerait un bouleversement mondial.

Notre amie a eu cette vision astrale accompagnée de révélation auditive le 2 Février dernier, à 5 heures du matin.

« Hélas ! oui, chère amie », me répondit-elle, « par deux fois j'ai subi cette vision phénoménale, à la fois détaillée et succincte ; d'abord au moment de quitter ce monde, ensuite à celui de mon entrée dans l'autre. Et c'est là pour certains Esprits, quelque chose d'épouvantable ; car cette vision éveille la conscience et fait juger les actes et les sentiments bien différemment de ce qu'on avait l'habitude de faire avant la mort. Surtout le préjudice moral causé à autrui, de propos délibéré, pèse lourdement sur l'âme. Ah ! si les humains savaient à quoi ils s'exposent par la calomnie, cette arme dont on se sert si souvent à la légère... »

Cette réponse d'une gravité extrême, se passant de commentaire, je veux, chers frères et sœurs, encore vous entretenir de quelques preuves spirites, toujours utiles à notre belle et chère cause.

Voici tout d'abord celle-ci :

Après un laps de quelques années, par un médium différent (autrefois Mme B. à Paris, maintenant Mlle N.), j'ai obtenu plusieurs petites poésies à mon adresse dans le même genre que celles dictées jadis. Mais tandis que les premières m'étaient venues par écriture automatique, les dernières ont été, en partie suggérées à Mlle N. en état second, en partie recitées par elle pendant la trance. Ai-je besoin de vous dire qu'un tel résultat est des plus rares et des plus convainquants ? Les spirites les plus expérimentés, n'ont-ils pas été parfois troublés, en constatant que changer de médium, c'est changer de communiquant ? Déjà Mme B. (médium de profession à Paris) était surprenante en m'écrivant de si touchantes et nombreuses poésies sous la dictée de mon mari (poète à ses heures pendant la vie) tandis qu'elle m'assurait ne rien obtenir pour aucune autre de ses clientes ; mais les quelques vers obtenus par Mlle N. sont plus surprenants encore, celle-ci, étant étrangère et ne possédant qu'imparfaitement le français.

D'ailleurs, c'est presque comme preuve suprême que j'avais demandé cette faveur à l'Esprit et pour ainsi dire, préparée à l'échec ?

« Ne pourrais-tu », lui dis-je, etc. A quoi il me répondit : « Cela m'est bien difficile, etc., etc., mais je vais essayer ».

Quel ne fût pas mon étonnement joyeux, quand le lendemain matin, Mlle N., quoiqu'elle ignorât complètement ma demande, vint me trouver, dès la première heure du matin en me disant : « Figurez-vous ce qui vient de m'arriver : depuis l'aube je ne fais que des vers à votre adresse ! Mon cerveau en est rempli. J'en suis toute ahurie. Je ne me souviens pas de tous, mais voici ce que j'ai retenu ». (Suis un joli petit madrigal). Que dites-vous de cela ? Qu'est-ce que ce phénomène ? Je n'ai jamais su faire des vers même dans ma langue et sûrement je ne suis pas poète ».

Mise en appétit par ce premier essai, quelques semaines plus tard, pendant l'incarnation, ayant encore demandé des vers, comme preuve d'identité, l'Esprit m'en dicta quelques-uns pour me les faire ajouter aux autres par Mlle N. et tous sentant la même inspiration, la même aptitude ; sauf que ceux faits post mortem l'emportant de beaucoup sur les premiers.

Je voudrais pouvoir vous les montrer, mais ici ce n'est pas leur place. Je passe donc à d'autres preuves, plus ou moins du même genre, mais que je réserve pour la prochaine fois.

Claire GALICHON.

LE VRAI SPIRITE

(SUITE)

LA PHILOSOPHIE QUI EN DECOULE

Toute science ne s'acquiert qu'avec le temps et l'étude. Le spiritisme qui touche aux questions les plus graves de la philosophie est toute une science qui ne peut être comprise qu'après des années d'études.

Qu'on juge par là du degré de savoir et de la valeur de l'opinion de ceux qui s'arrogent le droit de juger parce qu'ils ont vu une ou deux expériences, le plus souvent sous forme de distraction ou de passe-temps.

Or, plus l'on occupe une position élevée dans la science, moins on est excusable de traiter légèrement une chose que l'on ne connaît pas.

Le spiritisme mérite plus d'estime que cela, car c'est fini et bien fini du surnaturel et du miracle, et de cet ensemble de faits aussi anciens que l'humanité, se dégage maintenant une conception plus haute de la vie et de l'univers, ainsi que la connaissance d'une Loi qui guide les êtres vers le Bien, le Beau, le Vrai.

Nous voyons se dessiner les éléments d'une science de l'univers plus vaste, plus complète que celle du passé. Cette science trace à l'esprit humain la voie sûre qu'il doit suivre. La science a appris à l'homme le peu de place qu'il occupe dans l'univers, car elle a reculé l'histoire de la terre, sa genèse, son évolution, de même qu'elle a reculé Dieu.

Le spiritisme sérieux, c'est-à-dire celui qui s'étudie non pas seulement avec des tables tournantes, mais avec des livres de sciences, nous permet de comprendre la vie qui nous attend à travers des incarnations et des désincarnations sans nombre.

Devant la longueur de cet effort, devant les obstacles renouvelés autour de nous, comment peut-il exister des hommes qui fassent souffrir d'autres hommes, et qui ne les considèrent pas encore comme des frères.

Le vrai spirite est écorché de ce qu'il sait, surtout s'il a obtenu de belles communications par l'écriture, c'est-à-dire des conseils d'une hauteur de vues qui ont fait époque dans cet inoubliable moment de sa vie.

Aussi, lorsque les conditions de la vie future sont entrevues par lui, le but de son existence se précise, et il s'écarte de sa route, tout plaisir mesquin, vulgaire, frivole, ainsi que l'ambition égoïste et ridicule ; il recherche, au contraire, à développer ses qualités supérieures ; il dirige, il canalise toutes ses pensées vers le Beau, le Bien, le Vrai, ces trois mots magiques qui ne sont que les trois facettes d'un même diamant, et du diamant le plus beau qui soit au monde.

Le Vrai qui est la science, et le Beau qui est l'art, doivent se résumer dans le Bien qui est l'amour.

En ce qui concerne l'évolution de l'homme, nous lisons dans la « Grande Enigme » de Léon Denis, page 173 : « Il existe des âmes innombrables aux aptitudes infiniment variées : âmes ternes ou brillantes, nobles ou vulgaires, tristes ou joyeuses ; âmes de foi, âmes de doute, âmes de glace, âmes de feu. Toutes semblent se mêler, se confondre dans l'immense arène de la vie. De ces attractions, de ces contrastes, proviennent les luttes, les conflits, les

haines, mais aussi les amours fous, les félicités ébriantes. De ce brassement continu, un mélange se produit ; de perpétuels échanges s'effectuent ; un ordre grandissant se dégage. Les fragments de rocs, les pierres entraînées par le torrent, se changent à la longue, en galets ronds et polis. Il en est de même pour les âmes : heurtées, roulées par le fleuve des existences, de degrés en degrés, de vies en vies, elles s'acheminent peu à peu dans la voie des perfections !

« Et voici encore deux belles pages de Léon Denis dans son livre : Le Problème de l'Etre et de la Destinée :

« Il faut le choc des épreuves, les heures tristes et désolées pour faire comprendre à l'homme la fragilité des choses extérieures, et le conduire vers la découverte de ses véritables richesses spirituelles.

« C'est pourquoi les grandes âmes ont la sensation, à chaque nouveau malheur, de s'être rapprochées un peu plus de la vérité.

« Une étoile nouvelle s'est levée, l'étoile de leur destinée ; une étoile dont les tremblants rayons pénètrent au sanctuaire de leur conscience, et éclairent les replis cachés.

« Chaque douleur est un sillon où lève une moisson de vertu et de beauté ».

« C'est par la souffrance que les âmes s'épurent ; c'est par l'aiguillon de la lutte et des besoins, par la joie et la douleur ressenties tour à tour.

« Les chutes, les relèvements, voilà ce qui ennoblit l'âme, et l'appareille à la bonté, à la pitié, au vrai désintéressement ».

« La douleur est bienfaisante pour qui sait la comprendre. C'est à ceux qui ont souffert que j'adresse ces lignes, à tous ceux qui souffrent ou sont dignes de souffrir !

« Si dans les heures d'épreuves, nous sachions observer l'action mystérieuse de la douleur en nous, en notre conscience, nous comprendrions mieux son œuvre sublime d'éducation et de perfectionnement ; nous verrions qu'elle frappe toujours à l'endroit sensible !

« La main de l'esprit qui dirige le ciel se laisse d'un artiste incomparable ; elle ne se laisse pas d'agir jusqu'à ce que les angles de notre caractère soient arrondis et polis.

« Pour cela, elle reviendra à la charge aussi souvent qu'il sera nécessaire, et sous les coups de marteau répétés, il faudra bien que la morgue, la mollesse, l'indifférence, disparaissent ; chez tel autre, ce sera la dureté, la colère, la fureur, l'égoïsme.

« Pour tous, elle aura des procédés différents, variés à l'infini, suivant les individus, mais chez tous, elle agira avec efficacité, de façon à faire naître ou à développer la sensibilité, la délicatesse, la bonté, la tendresse, à faire sortir des déchirements et des larmes, ou bien quelque qualité qui dormait silencieuse au fond de l'être.

« Il faut dans nos cœurs, l'aiguillon de la destinée, les deuils, les pleurs, l'ingratitude, les trahisons de l'amitié et de l'amour, les angoisses, les déchirements.

« Il faut les cercueils chérissés qui descendent dans la terre, la jeunesse qui s'ensuit, la vieillesse glacée qui monte, les déceptions.

« Il faut à l'homme des souffrances comme au fruit de la vigne le pressoir qui en extrait la liqueur exquise.

LE COIN DES POÈTES

L'ORIENTALISTE

à Mademoiselle Sita Brysnova
Penchée à demi sur la pierre grise,
L'orientaliste ainsi veut savoir
La Science ancienne encore indécise
Qu'un voile incertain laisse apercevoir.

Des vieux parchemins aux feuillets antiques,
Elle ouvre le cœur et trouve dedans
Les signes sanscrits et cabalistiques
Gardés, précieux, depuis des mille ans.

La langue hébraïque et la voix sanscrite
S'éclaircissent à son regard expert
Déchiffrant les mots sur la page écrite...

Soudain apparaît l'Isis ! découvert
A ses yeux voyants ; seule, elle médite
Sur un hiéroglyphe au sens entr'ouvert.

Maurice NOTREVAL.

MÉDIUMNITÉ

Extrait de « Tombes d'amour », en préparation.

Yoyance
Tu dis doucement la belle prière
Et l'encens dans l'air flotte lentement
Je sens près de moi, là, toute légère,
Une âme qui vient très secrètement.

L'atmosphère est douce et tout est dans l'ombre
Des âmes loi nous cherchent, dans l'air ;
Je te sais joyante, et dans le coin sombre,
Ta tête repose et cherche en l'éther...

Maurice NOTREVAL.

Maurice Notreval corrige et explique tout essai de versification sans autres frais que les timbres nécessaires aux réponses. Bureau du Journal. Prière de joindre deux timbres pour transmission.

« Voilà les belles pages écrites par
« Léon Denis sur la douleur.

La tombe étant le rendez-vous de tous
les hommes, la finissent impitoyablement
toutes les destinations humaines. C'est
en vain que le riche veut perpétuer sa
mémoire par de fastueux monuments; le
temps les détruira comme le corps, ainsi
veut la nature.

Le souvenir de ses bonnes et de ses
mauvaises actions sera moins périssable
que son tombeau; la pompe des funé-
raillies ne le lavera pas de ses turpitudes,
et ne le fera pas monter d'un échelon
dans la hiérarchie spirituelle.

Chaque vie terrestre est une école,
l'école primaire de l'Eternité. Pendant
que nous allons à l'école, c'est-à-dire
pendant nos existences, il est un fait
consolant sur lequel j'insiste tout parti-
culièrement.

C'est qu'à tous les degrés de son ascen-
sion, l'âme est aidée, secourue par des
esprits qui veillent sur elle.

Comment comprendre, en effet, que les
esprits puissent oublier ceux qu'ils ont
aimés autrefois, ceux qui partageaient
leurs joies et leurs peines sur la terre ?

Leurs communications, leurs messa-
ges, adoucissent pour nous les tristesses
des séparations qui ne sont qu'apparen-
tes.

Nous nous sentons ainsi mieux soute-
nus dans l'épreuve. Nous ne sommes sé-
parés d'eux qu'en apparence, car en réa-
lité, les humains et les invisibles chemi-
nent côte à côte à travers les joies et
les larmes.

Les terreurs de la mort doivent donc
cesser puisqu'il n'y a pas de mort.

Les âmes s'attirent en raison de leurs
affinités; elles forment des groupes, des
familles, dont les membres se suivent et
s'entraident à travers leurs incarnations
successives. Des liens unissent donc les
êtres qui, en somme, sont tous frères
puisque'ils proviennent de la même sou-
ce.

L'affection que deux êtres se sont por-
tés sur la terre, c'est-à-dire l'affection de
deux âmes-sœurs, se continue dans le
monde des esprits; ils marchent la main
dans la main, souriant au malheur, puis-
sant dans leur tendresse réciproque la
force de supporter les amertumes du
sort.

Quelquefois séparés par les renaissan-
ces et par les désincarnations, ces deux
âmes conservent l'assurance secrète que
leur isolement n'est que passager.

Tous les êtres pensants peuvent donc,
par un procédé de communications psy-
chiques, communiquer ensemble dans l'au-
vers.

Par la pensée, par la mémoire, par
l'attraction, les âmes sœurs, ainsi que les
êtres qui ont simplement sympathisés
entre eux, se retrouvent, soit à l'état
d'esprits, soit sur le plan physique, sous
d'autres formes et continuent l'effrayante
ascension humaine que l'on connaît !

La mort n'est donc qu'un mot. Il y a
des existences pendant lesquelles nous
sommes visibles, et d'autres pendant les-
quelles nous sommes invisibles, voilà
tout.

Il n'y a pas de mort, il y a transforma-
tion, et nous nous dirigeons tous, quoi-
que plus ou moins vite, que ce soit visi-
blement ou invisiblement, vers la Route
qui mène à la Vérité.

« A suivre » G. NAUDIN.

Les Radiations Humaines

On lit dans l'Echo de Paris du 10 fé-
vrier l'entrefilet suivant :

LES RADIATIONS HUMAINES

« Dans un article sur les radiations
humaines paru ici le 13 janvier dernier
sous la signature de notre collaborateur
Raoul Saint-Clair, ce dernier rappelait
les travaux des deux biologistes nancé-
ens Charpentier et Blondlot sur les
rayons N et les travaux antérieurs du
docteur Baraduc.

Le commandant Darget nous écrit à
ce sujet pour revendiquer la décou-
verte des radiations humaines, découverte
qui fit l'objet de plusieurs communica-
tions à l'Académie des sciences.

Ajoutons que le nom du commandant
Darget est lié étroitement à la décou-
verte de la photographie des radiations hu-
maines. »

A ce sujet, le commandant Darget
nous envoie cette note :

Pour mieux préciser le sens de l'ar-
ticle ci-dessus sur les radiations huma-
ines, je copie la déclaration du docteur
Baraduc, chez qui j'avais fait des expé-
riences en compagnie du colonel de Ro-
chas.

Il a écrit dans un opuscule intitulé :
Différence graphique des fluides élec-
trique, vital, psychique.

«... en juin 1894, pour la première
fois, je pus constater scientifiquement
les émanations de la main placée au-
dessus d'une plaque sans contact avec
elle.

Cette main impressionnait la plaque
de sa vivante vibration et donnait un
cliché.

Ces expériences, les premières du ge-
nre, je tiens à le constater, furent faites
par le commandant Darget ».

J'ai voulu arriver à cette affirmation
du docteur Baraduc pour ne pas laisser
de doute au sujet de la priorité de ma
découverte du fluide vital.

Commandant DARGET.

ET DE DEUX!...

Le *Matin*, dont on ne sait pas bien
quelle attitude lui attribuer devant le
problème troublant de l'au-delà, Le
Matin, dis-je, n'omet cependant jamais
de se faire l'écho des nouvelles les plus
sensationalles.

Le 28 février dernier et sous ce titre
suggestif « La petite fille habillée de
rose revenait de l'au-delà », on pouvait
lire à la deuxième colonne en deuxième
page du grand quotidien, la nouvelle
suivante :

« Un professeur célèbre à Moscou,
racontent les Irvestia, M. G. Snegoureff,
recevait ses clients. A un moment don-
né, il vit entrer dans son cabinet de
travail, une petite fille habillée de ro-
se. Cette enfant le suppliait de se ren-
dre auprès de sa mère malade. Le pro-
fesseur refusa d'abord, car une pareille
visite en ville était contraire à ses habi-
tudes. Mais ensuite, pris de remords, il
se rendit à l'adresse indiquée par la fil-
lette. Il trouva la mère alitée, et sa fille
— la petite fille en rose — déjà mise
en bière : il paraît qu'elle était morte
deux jours avant cet incident.

M. Snegoureff s'est rendu immédia-
tement chez un aliéniste qui ne lui
trouva rien d'anormal.

— Je ne me livrerai à aucun com-
mentaire en ce qui concerne l'attitude
du célèbre professeur doutant plutôt de
sa raison que de la possibilité de cer-
taine vérité de lui encore inconnue;
mais la lecture de cette nouvelle m'a re-
mis en mémoire un fait de même na-
ture et, sans aucune hésitation, j'ai re-
trouvé dans mes papiers, toujours in-
sérée par le *Matin*, à la date du 29 dé-
cembre 1913, la nouvelle suivante : Du
correspondant particulier du *Matin*,
(par téléphone). Le *Daily Express*, pu-
blic aujourd'hui, comme rigoureuse-
ment exacte, une très curieuse histoire,
dont les acteurs appartiennent, dit-il,
à la plus haute société londonienne.

Le secteur d'une église du quartier
aristocratique de « Kensington », se
disposait à sortir du temple après le
service religieux, quand une dame s'ap-
procha de lui et, très agitée, lui deman-
da de se rendre immédiatement avec
elle à une adresse proche.

Il y a là dit-elle, un gentleman sur
le point de mourir. Il est extrêmement
préoccupé de l'état de son âme et désire
vivement vous voir avant sa mort.

Le clergyman s'inclina, suivit la da-
me, monta derrière elle dans un taxi
qui attendait et quelques minutes après
la voiture s'arrêtait devant un bel hô-
tel particulier. La dame de plus en plus
énervée en apparence, pressa le recteur
d'entrer sans tarder. Le clergyman
sauta alors du taxi, sonna à la porte de
l'hôtel et demanda au laquais qui vint
ouvrir :

M. X... demeure bien ici ?

Oui, monsieur.

J'ai appris qu'il était gravement ma-
lade et qu'il m'envoyait chercher.

Le laquais, l'air stupéfait, répondit
que son maître se portait à ravir.

Mais, dit le recteur en se retournant,
cette dame...

Il resta bouche bée, le taxi et celle
qui l'occupait avaient disparu.

Le laquais se demanda si le clergy-
man était un fou ou un mauvais pla-
sant et il allait lui fermer la porte au
nez, quand le maître de la maison ar-
riva dans le vestibule et s'enquit de ce
qui se passait.

Le recteur le mit au courant et fit la
description de la personne qui était
venue le chercher.

— Je ne reconnais là, personne de
ma connaissance fit le « moribond ».

Mais voulez-vous me faire le plaisir
d'entrer ?

Une fois installé dans un petit salon
le propriétaire de la maison dit au
clergyman :

— Il est fort étrange qu'on vous ait
envoyé chez moi de cette mystérieuse
façon. En fait, quoique je me porte
très bien, j'ai depuis quelque temps des
inquiétudes sur l'état de mon âme et
j'ai beaucoup pensé à aller vous voir
pour causer de cela avec vous. Mainte-
nant que vous êtes ici, laissons de côté
l'incident qui vous a amené, et si
vous le voulez bien je vais vous dire ce
que j'ai sur la conscience.

Après avoir conversé pendant une
heure, les deux hommes se séparèrent
après avoir pris rendez-vous pour le
lendemain matin à l'église. Mais M.
X... ne vint pas à ce rendez-vous et le
clergyman intrigué, retourna chez lui
pour connaître la cause de ce manque
de parole.

Là, le même laquais qui lui avait ou-
vert lors de la première visite lui ap-
prit que son maître était mort la veille,
dix minutes après son départ.

Tout ému, le recteur se fit conduire
auprès du mort, et le premier objet
qui frappa son regard en pénétrant
dans la chambre mortuaire, ce fut, pla-
cé sur un guéridon, le portrait de la
femme qui était venue le chercher le
jour précédent. Qui est cette personne ?
demanda-t-il au valet.

Ce portrait, monsieur, c'est celui de
la femme de mon maître, morte, il y a
quinze ans.

Il y a beaucoup de personnes qui, en
lisant la communication du *Daily Ex-
press*, reproduite par le *Matin*, du 20
décembre 1913, ont certainement souri
et blagué !...

Comme elles ont eu tort. J'ai enten-
du, moi, de la bouche même d'un héros
italien de la grande guerre qui est en
même temps, un célèbre écrivain, j'ai
nommé « Canudo » j'ai entendu dis-je
quelque chose de plus merveilleux si
possible et dont Canudo fut lui-même
un témoin oculaire.

Je me réserve de solliciter de lui,
pour les lecteurs du *Bieniste*, le récit
fantastique d'un fait qui a épinglé
d'une étoile lumineuse, une des plus
belles pages d'histoire que ce grand sol-
dat, doublé d'un grand poète, ait vécu.

RINETTO

Causerie à de Jeunes Spirites

« Ceux qui retranchent l'amitié de la vie sem-
blent ôter le soleil du monde. » Cicéron.

L'Amitié

Façonnez fortement vos cœurs :
l'amitié relèvera et raffermira vos cou-
rages et vous tiendra au-dessus des dé-
faillances que les duretés de la vie pro-
voqueront.

L'ami sincère est « un second soi-mê-
me », c'est-à-dire une âme qui partage
notre idéal, à qui nous pouvons confier
nos espoirs et nos peines, nos satisfac-
tions et nos déboires, une âme qui réci-
proquement nous demande le secours
de notre réconfort dans les moments de
doute, que nous éclairons et qui nous
éclaire selon que tour à tour, nous sen-
tons vaciller en nous, la foi et le cou-
rage.

N'est-ce pas un peu œuvre divine que
celle de l'amitié ainsi établie ? Et n'est-
ce pas une bien douce consolation à nos
épreuves terrestres de trouver « ce se-
cond soi-même pour qui l'on a rien de
secret, et dans le cœur duquel l'on puisse
répandre le sien avec effusion. » Rol-
lin.

« En l'amitié de quoi je parle, dit en-
core Montaigne, nos âmes se mêlent et
se confondent l'une en l'autre d'un mê-
lange si universel qu'elles s'effacent et
ne retrouvent plus la couture qui les a
jointes.

Si l'on me presse de dire pourquoi je
l'aimais, je sens que cela ne se peut ex-
primer qu'en répondant : « Parce que
c'était lui, parce que c'était moi ». Il y a
au-delà de tout mon discours et de ce
que j'en puis dire particulièrement, je
ne sais quelle force inexplicable et fa-
tale, médiatrice de cette union.

« Nous nous cherchions avant que de
nous être vus et par des rapports que
nous oignons l'un de l'autre qui faisaient
en notre affection plus d'effort que ne
porte la raison des rapports, je crois par
quelque ordonnance du ciel ».

Lorsqu'un voyageur, loin de son pays
natal, se trouve tout à coup en présence
d'un compatriote, quel accueil chaleu-
reux ne lui fait-il pas ?

L'ami est pour nous ce compatriote
bienvenu sur la Terre d'exil.

Notre âme parle à la sienne des sou-
venirs gardés d'un lieu où nous avons
vécu ensemble, elle lui dit ses aspira-
tions à y vivre de nouveau, elle l'entre-
tient de tout ce que sur terre nous dési-
gnons du mot : Idéal !

Idéal : c'est-à-dire ressouvenir incon-
scient du passé, aspirations, rêveries no-
bles; souhaits généreux ! Et c'est le
meilleur de nous-mêmes !

C'est bien « par quelque ordonnance
du ciel que nous rencontrons nos amis !
Car s'ils appartiennent à une famille
étrangère à la nôtre, si les liens du sang
ne nous unissent pas, du moins font-ils
partie de la même famille spirituelle que
nous-mêmes... Et là sont les véritables
liens de famille, autrement vrais, puis-
sants et durables que les liens du sang.
De même qu'ils ont uni les Esprits dans
l'au-delà avant leur incarnation actuel-
le, ils les unissent sur cette terre lors-
que ces Esprits s'y retrouvent, de même
qu'ils les réuniront à nouveau après la
désincarnation.

Et cette parenté spirituelle dont Dieu
permet la manifestation ici-bas est une
grande douceur qu'il nous laisse dans
l'épreuve de l'incarnation.

Vous l'appréciez mieux à mesure
que vous avancerez dans l'existence, car
je ne doute pas que vous y trouverez
au moins, un ami. Il n'est pas néces-
saire du reste, d'en avoir un grand nom-
bre : un seul, mais un vrai peut suffire
« c'est même déjà beaucoup de l'avoir
rencontré ! »

Et surtout, lorsque vous l'aurez ren-
contré et reconnu, ce bon compagnon
que Dieu permet sur notre route, ne le
négligez jamais, « cultivez-le dans la
bonne comme dans la mauvaise fortune.
(Ce sont-là, des contingences dont les
Esprits n'ont pas souci). Prenez-vous
tous deux par la main, et allez en avant
plus confiants et plus forts.

Tante JEANNE.

Où le Déterminisme n'est plus le Déterminisme

Je l'écrivais dans mon article : « Qu'est-
ce que la Nécéssité ? »

Nos discussions roulent sur des mots; les
mots sont la plaie de l'humanité et ce
n'est pas la disparition de toutes les lan-
gues, sauf une (qu'elle s'appelle « Espé-
ranto », « Ido » (1), ou tout ce qu'on vou-
dra), qu'il faut souhaiter, mais bien pro-
prement la disparition de toutes, sans ex-
ception aucune, l'expérience plus de six
fois séculaire ayant superlativement dé-
montré le caractère pernicieux de la plus
excellente de la langue française si chère
à nos oreilles et à nos cœurs, si réputée
pour sa précision et sa clarté ! Nul ne me
contredira sur ce point tout au moins,
l'espère, après avoir constaté l'échec de
deux bonnes volontés aussi indiscutables
que la mienne, étudiant es-langue fran-
çaise, n'ayant pas trop, je pense, déshono-
ré la tradition de nos moyens auteurs, et celle
de cette épistolaire de race qu'est *Madame
Claire Galichon*. Malgré sa haute compé-
hension de femme supérieure et de fine
lettrée, et en dépit de mes efforts honnê-
tes, nous en sommes encore, Madame Galichon
et moi, les lecteurs du *Bieniste* ont pu
s'en rendre compte, dans la position
embarrassante qui nous fait dire : c'est
curieux tout de même, mais, nous sentant
d'accord sur le fond, et quoique em-
ployant tous deux les mêmes mots, dont
la valeur se trouve définie dans les mê-
mes dictionnaires, nous ne parvenons dé-
cidedment pas à nous faire comprendre mu-
tuellement !

Il se peut que j'exagère et le lecteur in-
telligent ne manquera pas de s'en aperce-
voir, mais tout de même s'il est avéré que
rien de réel n'existe sous mon verbiage
enflé à dessein, je veux bien consentir à ne
plus toucher une plume de ma vie.

Les mots sont la plaie de l'humanité. Et
pourtant, il nous est impossible de nous pas-
ser de leurs services. Acceptons donc la
perte de leur caractère comme l'une des
douloureuses épreuves dont est constituée
notre vie terrestre. Sans espoir de tirer
le moindre profit de leur usage, forcés de
la vie cosmique, alignons, brassons des
mots comme l'a-bas; sous les tropiques les
condamnés, perpétuellement, remuent des
pierres.

Ayant ainsi vitupéré sur les mots, et li-
brement craché mon aversion pour eux et
ma juste défiance envers leurs louches be-
sognes, peut-être m'accordera-t-on que je
n'ai de préférence pour aucun d'eux et
que, dans l'océan de mon mépris, « la né-
cessité » ne peut se targuer de prétendre
détrôner « le déterminisme ». Le propre
des mots, je l'ai dit, c'est de ne rien défi-
nir, et de s'appliquer à tout. Dans le lan-
gage courant, cette imperfection n'est pas
une grande importance. Quand il s'agit
de l'application de l'un d'eux à la défini-
tion de la Vie, c'est une autre chose. La
Vie, ce n'est ni le *Déterminisme*, ni le *Né-
cessisme*, ni le *Libre-Arbitrisme*; la Vie,
c'est la Vie, simplement. Et puis, si l'on
cherche un peu, la Vie, c'est le *Mystère*.

Cependant la tendance logique de notre
pensée nous conduit à une première cer-
titude, c'est que le *Cosmos* tout entier est
une Vie, une Vie ordonnée et, par consé-
quent, *déterminée* dans ses grandes lignes.

Et une constatation non moins pérem-
ptoire, non plus de notre pensée, mais une
constatation s'appliquant à l'expérience
quotidienne de notre action, c'est qu'une
certaine liberté existe, au même titre que
le mouvement existe. Si l'on nie cette li-
berté, il faut du coup tout nier : le mouve-
ment, la réalité et notre existence elle-
même. J'ajoute que cette dernière extré-

(1) Je puis continuer la liste incomplète
des « Langues universelles si cela doit inté-
resser quelque lecteur curieux. Il y a donc
encore, à ma connaissance : l'*Esperanto*,
le *Néo-Latin*, et le *Parlement*.

LA RÉINCARNATION

De nombreuses photographies des formes
du fluide vital ont été obtenues par
Mann, Franc, Lallia, Paternostro, le com-
mandant Darget, etc., sous l'apparence
de points, de globes, de traînées, de
cellules lumineuses, etc.

Le surnatural n'existe pas (docteur de
Blédine), par ce que tout radie dans
l'univers, que ces radiations vont in-
fluencer nos sens par une action vitale
dont les modifications sont parfois insen-
sibles, mais, profondes et réelles, sur
le fonctionnement de nos organes. La
vie spéciale de la matière, les radiations
d'origine métallique et autres peuvent
avoir sur notre cerveau, sur nos nerfs,
sur les organes qu'ils commandent, une
action naturelle qui semble tenir du pro-
dige.

Paracelse, le fameux alchimiste du
xvi^e siècle, avait indiqué cette influence
des métaux et la préconisait pour se ren-
dre favorable la planète qui préside à la
naissance. C'était le cuivre bénéfique
pour les êtres nés sous Vénus, l'or pour
ceux nés sous le Soleil, l'argent pour
ceux nés sous la Lune, etc. Mais, à côté
de ces formules astrologiques, Paracelse
étudia l'action du fer sur l'état de santé
et de maladie, et ce fut l'origine de la
méthallothérapie.

On connaît mieux à présent, depuis
les travaux de Bury et de Potet, l'action
thérapeutique des métaux. Les person-
nes nerveuses, ou celles dont la sensi-
bilité est provisoirement surexcitée, of-
frent les réactions les plus vives, parce
que chez elle, comme chez les hystéri-
ques, l'appareil de réceptivité est plus
sensible.

Les expériences des docteurs Lespine,

mité m'apparaît comme parfaitement sou-
tenable.

C'est le point de vue purement mystique,
celui auquel aboutissent les grands contem-
plateurs comme le Bouddha. Le mysticisme
est la prétention de communier de fa-
çon intégrale avec la Divinité. Et pour
Dieu, pour l'Absolu, le Monde n'est qu'illu-
sion.

Le mysticisme intégral a été l'écueil des
religions anciennes. Le *Christ* nous appor-
ta une autre révélation.

Pourquoi nous eût-il dit : « Ne fais pas
à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on
te fit » si nous n'avions pas à exercer un
perpétuel contrôle sur nous-même ?

On ne peut donc nier, ni le Déterminis-
me divin; ni la liberté humaine (et qui dit
liberté humaine, dit implicitement liberté
relative, tout étant relatif en nous); ni la
Providence, qui participe à la fois de la
fatalité et du libre-arbitre, comme nous
le verrons plus tard. Et toutes les manifes-
tations qui se présenteront à nous, ressorti-
ront nécessairement de l'un de ces trois
modes d'action, et ne justifieront à la
fois que l'un d'eux.

Preçons pour exemple les objections
que m'adresse Madame Galichon :

« Tout d'abord, écrit-elle, je me suis un
peu étonnée de votre phrase « Rien n'est
absolument fatal ». Comment ! La Mort ne
serait pas fatale ? Notre évolution pas da-
vantage ?... Ici évidemment, les termes
ont trahi votre pensée... »

Eh bien, non ! chère Madame Galichon,
je persiste dans mon affirmation : « rien
n'est absolument fatal », et si je ne crai-
gnais de paraître prendre goût au jeu de
subtilité, je complèterais cette première
affirmation par une seconde qui ferme-
rait le diptyque : « dans l'absolu seulement
tout est fatal ».

En effet, le mot « fatal », est un attribut
de l'absolu; sorti de l'absolu il n'est plus
vrai, car d'une part, l'absolu ne s'insère
pas dans le relatif et, d'autre part, il n'est
pas de « fatalité relative ».

En d'autres termes si « la Mort »,
« l'évolution », sont des fatalités, ce n'est
qu'à titre de lois, et non pas sous forme
de faits individuels.

Le domaine des faits auxquels appar-
tiennent l'évolution et la mort individuel-
les, est régi, je l'ai écrit, par le monde des
Lois, que décrètent les Principes. En vertu
du Principe que Dieu seul est Eternel, In-
fini, Tout Puissant et Parfait, les Lois de
l'Évolution et de la Mort vont déterminer
à mourir, à progresser, à renaître. Mais
que dans ce cadre de l'évolution de la
mort et des renaissances vous ne soyez
pas absolument chez vous, voilà qui ne
saurait se soutenir.

Sous notre régime fiscal actuel, vous
ne pouvez vous dérober au paiement des
impôts, mais il ne vous a jamais été dit de
quelque façon, par quels procédés d'écon-
omie, ni avec quelles pièces vous vous con-
formerez à la loi française.

De même, les questions de longévité et
de progression sont toutes relatives.

Je veux bien admettre qu'on manque
actuellement de preuves catégoriques en
faveur de ce que j'avance : du moins le
peu d'expérimentation sérieuse qui a été
faite, indique qu'une marge très grande
existe entre les signes conjecturaux connus
et les événements réalisés. Les anciens ex-
trêmement avancés en science astrologique
disaient : « les astres inclinent », mais ne
nécessitent pas », et la seule statistique
réalisée de nos jours en chiromancie a mon-
tré de façon évidente que les dates de mort
inscrites dans les mains des cadavres d'un
hôpital ne coïncidaient que dans une très
forte proportion avec les âges des patients,
d'après leur état-civil.

(A suivre)

Ph. PAGNAT.

Carmagnola et d'autres, nous ont révélé
que l'épiderme, ou même la simple ac-
tion à distance sur des sujets qui igno-
raient la présence du métal dans leur en-
tourage, pouvait calmer des accès d'agi-
tation, créer des crises de gaieté, faire
taire la crainte, la timidité, détruire le
manque de volonté, etc. En s'exerçant
ainsi sur les nerfs, ceux-ci transmettent
aux organes, les modifications qu'ils ont
reçues des radiations métalliques et au-
tres.

En utilisant l'action de ces forces
mystérieuses dans la cure des maladies,
on met l'être humain en harmonie avec
les énergies invisibles qui l'entourent, et,
auxquelles il est relié, puisque la vie
n'est qu'une parcelle immortelle de ce
fluide universel que chaque être con-
tient en soi.

« Le médicament universel n'est en ef-
fet, rien autre chose que l'esprit vital
multiplié dans le sujet qui en a besoin »
(Maxwell).

« La nature est le plus habile des expé-
rimentateurs; elle soumet à ses expérien-
ces, tous les êtres de la création ». (docteur Baraduc).

(A suivre).

Yves LE ROUX.

AVIS

Nous avisons nos abonnés que désormais
la souscription pour « L'imitation de J. Ch.
selon la science psychique » par Mme Clai-
re Galichon, devra être adressée à la Ré-
daction du *Bieniste*, et que celle-ci sera
close fin août, à quelle époque l'argent
avancé sera remboursé si le chiffre du
coût de l'édition n'était pas atteint.

La Rédaction.

Mise au Point

Madame,

Je respecte trop la critique — que je fais moi-même très librement — pour demander des rectifications toutes les fois que cette critique se borne à une interprétation erronée des conclusions philosophiques d'une thèse que j'ai soutenue.

C'est vous dire que je me serais contenté, à la suite de la publication, dans le dernier numéro du *Biennote*, de l'article « Un important débat » de la très sympathique Mlle Denise Duval, d'enregistrer la divergence de nos vues touchant la possibilité de transposer dans le domaine du relatif, — le seul notre hélas ! — les formidables attributs de l'Absolu et ses lois très spéciales, si cet article ne m'imputait une déclaration tellement contraire à toute ma pensée — parlée ou écrite — que je me demande comment la confusion a pu se produire.

Mlle Denise Duval me fait dire : « Nous avons un peu de liberté parce que nous sommes dans le relatif. Dieu, qui est l'absolu, est le seul être qui ne possède aucune liberté ».

Chaque fois qu'il m'est donné, dans ma carrière de conférencier, de voir ainsi trahir ma pensée par ceux qui s'en disent les traducteurs ou les transmetteurs, je suis saisi non pas d'indignation, mais de tristesse, parce que j'ai l'impression que de si flagrantes contradictions ne peuvent qu'être le fait du mauvais vouloir ou de la mauvaise foi. Je ne ferai pas l'injure à Mlle Denise Duval de supposer qu'il y a eu l'un ou l'autre dans le cas qui nous occupe et je préfère admettre qu'elle n'a pas très bien suivi mon exposé.

J'ai dit très précisément, après avoir soutenu ma thèse relativiste du libre arbitre combiné avec un déterminisme à double aspect (mécanique et spirituel) chez tous les êtres créés, que, de toute évidence, il ne pouvait y avoir qu'un seul Être absolument libre : Dieu et que, d'ailleurs, par cela même qu'il était l'Absolu, Dieu se trouvait à la fois le seul Être absolument libre et ABSOLUMENT DÉTERMINE PAR SA LIBERTE MEME.

J'ai ajouté : « Je crains que beaucoup ne comprennent pas ici ce problème de haute métaphysique. »

Hélas ! je ne pensais pas que ce serait Mlle Duval qui, la première, manquera à cette compréhension au point de ne retenir que le deuxième aspect du problème : « Dieu absolument déterminé », et d'oublier la première, indispensable « Dieu absolument libre ».

L'oubli est d'autant plus regrettable que, telle que je l'avais exprimée, ma formule affirmait d'abord la LIBERTE de Dieu, et, ensuite, secondairement, sa DÉTERMINATION par sa LIBERTE MEME, ce qui signifie rigoureusement que Dieu est absolument déterminé par les LOIS qu'il a formulées et créées par un effet de sa TOTALE LIBERTE et qui réalisent l'Harmonie Universelle.

Il y a donc une telle différence entre ceci et ce que Mlle Duval a écrit qu'on peut affirmer, sans exagération, qu'elle m'a fait dire le contraire de ce que j'avais dit.

Or, c'est justement en vertu de cette conception métaphysique en ce qui concerne la LIBERTE et la DÉTERMINATION de Dieu dans l'Absolu que j'ai pu émettre et soutenir toute ma thèse, laquelle admet, pas seulement la « liberté relative » de l'Homme, mais aussi son « déterminisme relatif » et aussi ce fait que sa « liberté » réside dans sa faculté de choisir par « volonté » entre les divers mobiles que le sollicitent avec une puissance variable — et différente pour chacun de nous —, il est souvent entraîné, par cette liberté de choisir, à contrevenir aux LOIS DIVINES qui réalisent l'Harmonie Universelle. D'où le Mal, d'où la Souffrance.

Et pour supprimer le Mal, la Souf-

rance, il ne faut pas dire que l'Homme n'est pas libre (relativement), comme vous le dites, car, d'abord, c'est contraire à la réalité des faits, ensuite ça ne change rien à la situation, il faut, comme je l'ai indiqué dans ma conférence que l'Homme s'attache, dans l'exercice de sa liberté, à harmoniser sa Volonté avec la VOLONTÉ DIVINE, c'est-à-dire à choisir, entre plusieurs mobiles, en conformité des Lois d'Harmonie au lieu de choisir en conformité de ses passions, de ses instincts ou de ses aspirations égoïstes.

Je pense, Madame, que vous considérerez comme moi cette mise au point indispensable pour éviter que les lecteurs du *Biennote*, aient une idée fautive de la thèse que j'ai soutenue.

On peut parfaitement être contre cette thèse et la combattre : je n'ai nullement la prétention de détenir la Vérité ; mais on ne peut pas et l'on ne doit pas la déformer en la traduisant au public par des écrits qui, malheureusement, demeurent, et peuvent toujours par des gens peu scrupuleux, être ensuite utilisés abusivement.

Je suis persuadé que Mlle Duval a simplement commis une erreur d'interprétation et je vous prie de l'assurer de mon grand regret d'avoir été contraint à une rectification qui ne diminue en rien l'estime respectueuse que j'ai pour elle comme pour vous.

Croyez, Madame, à mes sentiments confraternellement dévoués. L. GASTIN.

Discuter sur des sujets aussi élevés c'est exécuter un exercice de gymnastique spirituelle qui risque, en effet, de n'être ni suivi, ni compris.

Présenter de cette façon ces deux attributs de l'absolu : liberté et déterminisme, dans une même phrase, c'est montrer qu'on a le désir de concilier ces deux mots qui s'opposent et vouloir leur faire dire la même chose.

Par conséquent, on peut conclure dans l'un ou l'autre sens sans dénaturer cette phrase.

Denise DUVAL.

Déterminisme absolu

C'est M. Albin Valabrègue qui ouvrit le débat sur la question du déterminisme absolu et du Libre-Arbitre à la réunion de la « Vie Morale ».

M. Valabrègue nous exposa sa conception du déterminisme spirituel sous forme de vaudeville. Il fit le procès du libre-arbitre avec la sûreté d'un talent qui se possède pleinement et, tant d'esprit, que les rires fusaient de toutes parts.

Tout d'abord, il est demandé au libre-arbitre : « Quelle valeur scientifique donnez-vous à cet article de foi : Je suis libre ? »

Une seule : Je suis libre parce que j'ai la certitude que je suis libre.

C'est un argument qui ne vaut rien dit le déterministe puisque j'ai, moi, la certitude que je suis déterminé.

Quelle est donc la source de cette certitude de liberté même relative chez le libre-arbitriste ?

C'est qu'en présence de deux routes à suivre, par exemple, il a la sensation de pouvoir choisir l'une ou l'autre de ces routes. Mais, ce choix est un effet. Un effet ne se produit pas sans cause, c'est cette cause, ignorée de notre moi conscient qui donne l'illusion de la liberté du choix.

Si nous voulons chercher à connaître cette cause déterminante, nous verrons qu'elle est elle-même l'effet d'une autre cause antérieure et ainsi, nous pourrions remonter à l'origine première de toutes choses, à la cause essentielle, à Dieu.

« Le libre-arbitriste dit : je veux, je choisis, parce qu'il ne voit pas le motif qui l'oblige à choisir. »

Nos actes sont les résultats, les productions d'un enchaînement continu de causes et d'effets, indépendants de notre volonté. Notre être actuel est le produit d'une hérédité physique et d'une hérédité psychique (inconscient ou subconscience) accumulée d'incarnation en incarnation.

On ne peut nier l'influence du corps physique sur notre caractère ; M. Gastin nous l'a fait justement remarquer en nous disant quelques mots sur les différents tempéraments. On ne peut nier davantage l'ingérence de notre inconscient dans la plupart de nos actes ; leur automatisme s'explique par lui.

Et ces hérédités, physique et psychique, les avons-nous choisies ? non, répond vigoureusement l'éminent conférencier.

M. Albin Valabrègue se fait le juge impitoyable du libre-arbitre. Il l'accuse de tous nos maux et particulièrement d'avoir engendré deux enfants odieux et néfastes : la haine et l'orgueil.

Le libre-arbitriste voit nécessairement dans l'homme, un être responsable de ses actes. Il veut une récompense aux actes qu'il juge bons, une punition à ceux qu'il juge mauvais. Il veut avoir le mérite de faire le bien.

C'est l'idée de la responsabilité qui fait naître la haine aux cœurs des hommes, elle crée la vengeance, excite les individus à se déchirer entre eux et suscite les guerres.

La responsabilité n'est pas restreinte au seul auteur d'un acte jugé répréhensible, ou l'étend à tous ceux qui entourent le coupable.

Qu'un membre d'une famille vienne à commettre quelque méfait et voilà toute celle-ci plongée dans le déshonneur.

« Mais, s'écrie avec chaleur l'orateur, la faute n'existe pas ! »

Tout est Un. Tout est Loi. La loi règne également et intégralement dans Tout. Dieu est en chacun de nous, Dieu travaille en chacun de nous et Dieu ne peut accuser Dieu ! Il n'y a pas de faute, il n'y a pas de coupable, il n'y a que des innocents ! »

Alors, répond le libre-arbitriste, si vous proclamez la non-responsabilité individuelle, vous donnez libre cours au mal, vous le laissez se répandre, se propager sans lui opposer aucune résistance ! Votre déterminisme aboutit à laisser aller et à l'impunité du crime ! Votre déterminisme est immoral !

« Non, le déterminisme n'est pas une atteinte à la loi morale. Ce n'est pas la certitude d'être des déterminés qui peut nous faire agir contre la loi morale puisque nous croyons que nous ne sommes pas libres. Nous ne pouvons donc pas faire plus le mal que le bien. Nous ne sommes pas plus libres de faire le mal que nous le sommes de faire le bien. » Et, ici, M. Valabrègue, nous dit ces paroles de l'apôtre Paul : « Nous sommes, ou bien les esclaves du Bien ou bien les esclaves du Mal », et j'ajoute : nous sommes les esclaves de notre degré d'évolution.

« Le déterminisme est moral dit encore l'orateur, parce qu'il détruira la haine en trois générations, il décrètera l'amnistie du passé et supprimera le déshonneur dans la famille du criminel. Le déterminisme est moral, sa morale est : Amour. »

« Tu aimeras ton prochain comme toi-même » commanda Moïse du haut du Sinaï.

« Aimez-vous les uns les autres » prêcha Jésus de Nazareth.

« Fraternité » a clamé la Révolution Française... Et ce mot d'amour s'est répété ainsi d'âge en âge...

L'Amour c'est le Bonheur ! répète avec un enthousiasme croissant et communicatif le conférencier, son règne est proche et nous pouvons hâter son avènement en travaillant dès maintenant à le préparer par l'éducation.

Bannissons d'abord du langage des enfants les mots : faute, coupable, responsable. Ils n'ont plus aucune utilité dans le langage déterministe, ils n'auront plus de pouvoir sur les hommes. Unissons-nous à M. Valabrègue, pour diriger l'éducation de l'enfant dans les idées altruistes, dans la fraternité la plus large, la plus vaste, celle qui déborde les frontières... Développons sa personnalité en ne lui imposant aucune

autorité dogmatique qui brise l'essor de la pensée.

Eduquer c'est déterminer ! Déterminons les enfants dans la voie de l'amour et demain, nous aurons une société meilleure.

Nous aurons une société libérée de la crainte où chacun aura conscience de ses droits et de ses devoirs, en harmonie avec ceux de tous. Il n'y aura plus besoin ni de police, ni de tribunaux, ni d'armée parce que tous les hommes auront réalisé la charité selon l'apôtre Paul :

Celle qui est pleine de bonté, qui ne se vante point, qui ne s'enfle point d'orgueil, et qui ne soupçonne point le mal. Elle excuse tout, elle espère tout, elle supporte tout... et alors s'épanouira abondamment, les richesses de la pensée et les trésors du cœur.

Pour terminer sa conférence, M. Albin Valabrègue donna quelques arguments s'adressant particulièrement aux spirites.

Les spirites croient à la prévision de l'avenir par la médiumnité clairvoyante, ils croient aux vies successives et à l'immixtion des esprits désincarnés dans le cours de notre vie terrestre.

De ces trois « articles de foi », le conférencier fait sortir trois preuves en faveur du déterminisme.

1° Si l'avenir peut être vu par les médiums clairvoyants, c'est que l'avenir existe et s'il existe, il n'y a pas de libre-arbitre !

2° Si nous sommes forcés d'expier les fautes de nos vies passées, l'obligation de cette expiation annule notre libre-arbitre.

3° Si les esprits agissent sur nous à notre insu et ils le peuvent nous n'avons pas de libre-arbitre !

Le spirituel orateur eût pour clôturer la réunion, une phrase entre toute autre exquise, et dont je ne veux pas priver nos lecteurs. Se tournant vers M. Gastin, le défenseur de la liberté relative pour lui exprimer tout le plaisir qu'il avait eu à l'entendre, il lui dit :

« Votre flamme m'a vivement touché mais elle n'a pas réussi à m'embraser parce que je suis incombustible ».

Denise DUVAL.

SOMMES-NOUS LIBRES ?

Remercions tout de suite M. Pagnat, directeur de la *Vie Morale*, d'avoir organisé une conférence sur une question aussi intéressante.

Étaient inscrits, pour donner leur avis sur ce sujet, MM. Valabrègue, Gastin et Potentier.

Le premier orateur, dont personne ne conteste le talent, défendit le déterminisme, en faisant le procès du libre-arbitre dans un vaudeville très spirituel et riche d'idées. Le *Biennote* publie, d'autre part, les principaux arguments qui font, à M. Valabrègue, rejeter la liberté humaine.

Ensuite, M. Gastin exposa son opinion. Si j'ai bien compris, elle peut se résumer ainsi : 1° l'être humain en lui-même est libre ; il a la faculté de choisir entre plusieurs mobiles ; il jouit du libre-arbitre ; 2° l'exercice de cette faculté est gênée par une foule de contingences ; mais si nombreux que soient les obstacles, la volonté arrive quand même à se manifester dans une certaine mesure ; nous ne sommes pas complètement des automates, nous sommes libres relativement.

Avant d'écrire mes idées, il me semble intéressant de discuter un argument apporté par M. Gastin, en faveur de la volonté humaine. Le voici : la différence que l'on constate entre une personne agissant normalement et un neurasthénique, qui, lui, souffre d'une maladie de la volonté, cette différence est, justement, constituée par la volonté. J'ai dit le 24 février ce que je pensais de ce raisonnement. Je vais répéter pour les lecteurs qui n'ont pas assisté au débat et aussi parce que je crois ne pas avoir été très bien compris. Quand on veut

arriver, dans un problème à la conclusion « volonté », on doit, autant que possible, ne pas mettre la réponse dans l'énoncé : sinon on tourne dans un cercle vicieux. C'est pourtant ce qu'a fait M. Gastin. Nous savons que les mots volonté, liberté correspondent à quelque chose. Nous savons que nous agissons, hésitons, voulons ; et que d'autres n'agissent pas. Constatons une différence entre un acte et une hésitation, ce n'est nullement démontrer l'existence du libre-arbitre. La question était justement celle-ci à résoudre : la cause de nos actions était-elle le libre-arbitre ou autre chose ? J'aurais d'ailleurs pu me servir de l'argumentation du bon conférencier qu'est le secrétaire de la *Revue Spirite*, en disant : « si le neurasthénique n'agit pas, c'est qu'il est déterminé à ne pas agir ; si nous agissons, c'est parce que nous sommes déterminés à agir ». M. Gastin pense, au contraire que le neurasthénique est atteint dans sa volonté, tandis que les hommes sains, se déterminent eux-mêmes. Les deux raisonnements se valent et je ne les considère pas comme ayant beaucoup de valeur.

Maintenant, que le lecteur me permette de donner mon opinion et d'établir, pour que nous y voyions clair, les points essentiels sur lesquels nos amis diffèrent. Je me suis basé le plus possible sur les données scientifiques actuelles et je n'ai pas la prétention de les avoir englobées toutes.

Spiritualiste, je le suis, bien que MM. Gastin et Pagnat hésitent à me donner ce qualificatif. Mais ce qui est vrai, c'est que mon spiritualisme diffère du leur, certainement sur de nombreux points, comme nous aurons peut-être l'occasion de le voir par la suite.

Le matérialisme nous enseigne que tout, dans l'homme s'explique par le fonctionnement du corps et que nous sommes complètement déterminés. Si je suis matérialiste : 1° je nie l'âme ; 2° je nie le libre-arbitre. Mais il ne découle pas du tout de là que, si j'admetts l'existence de quelque chose d'indépendant de la matière, je dois logiquement accepter le libre-arbitre. Jusqu'à maintenant, tout mon spiritualisme repose sur la subconscience. L'étude de l'inconscient me révèle que la personnalité humaine n'est pas limitée au corps et à la conscience normale. La partie la plus belle de nous-mêmes nous échappe.

L'inconscient est l'essence de notre personnalité et joue un rôle formidable dans la vie des individus et leur évolution. La subconscience apparaît comme l'agent déterminateur de notre activité. Je n'y découvre, pour le moment, aucun libre-arbitre.

Si bien que, tout en admettant que l'activité psychique ne s'explique pas entièrement d'une façon matérialiste, je ne vois, dans la partie de notre individualité qui dépasse notre conscience, rien qu'un mécanisme. Les manifestations psychologiques m'apparaissent donc comme des phénomènes, et la conscience comme une illusion.

Si l'on veut que spiritualisme et libre-arbitre s'accroissent comme s'accroissent matérialisme et déterminisme, je n'insiste pas pour qu'on m'appelle spiritualiste. Malgré tout, et pour moi, je me considère comme spiritualiste et déterministe.

En résumé, l'exposé de M. Gastin a surtout porté sur les contingences qui limitent la liberté humaine : il a très peu parlé du libre-arbitre en lui-même parce que le conférencier considérait sans doute cette question tranchée.

Quant à moi, j'ai dit que je ne trouvais pas dans l'esprit humain, la faculté de choisir entre plusieurs mobiles. Je n'avais donc pas à étudier la seconde partie du problème : la mise en pratique de cette faculté en soi.

Nous voyons que la question nous entraîne à étudier un autre sujet intéressant : s'il existe un esprit dans l'homme, cet esprit a-t-il nécessairement en lui-même, le libre-arbitre ?

Marcel POTENTIER.

Prémonition Curieuse

A M. Denise Duval,
Madame,

En qualité de Secrétaire de la Rédaction de ce charmant Petit *Biennote* que me fit connaître une vieille amie dont la plume y adresse aux spirites des lettres qu'ils doivent certainement apprécier, vous avez reçu, de sa part quelques mois à mon sujet. J'ai aussitôt obtenu de vous, madame, quelques exemplaires de votre jeune feuille avec la prière de vouloir bien prendre une petite place parmi ceux qui remplissent si parfaitement les colonnes du *Biennote*. L'amabilité de votre invitation fut telle que je répondis à cet appel : Accepté.

Depuis plus de trente-six ans que j'ai pénétré, par la porte du magnétisme, dans le temple du spiritisme, j'ai conservé des notes au milieu desquelles, n'ayant rien à inventer, je me ferai un vrai plaisir de fouiller pour vous offrir quelques articles véridiques et intéressants afin d'insérer ceux que vous jugerez dignes de votre journal et de ses lecteurs.

Veillez me croire Madame, votre em-

pressé et respectueux serviteur.

Léopold DAUVIL

Ex-rédacteur de la Revue Spirite

En 1880, mourait de la fièvre jaune, à Fort-de-France, (Martinique) la jeune épouse d'un capitaine qui fut un frère pour moi et qui, retiré du service quelques années plus tard, s'établit dans la belle province du Béarn où il réussit à m'attirer avec ma femme lorsque, moi-même, rentrant de l'Océan Indien et fatigué par 26 campagnes coloniales et deux tours du monde, je choisis la ville de Pau où je trouvais en face des Pyrénées et du château du roi Henri, un nid agréable et caché.

Mon vieux camarade que je voyais chaque jour avait créé chez un vieux peintre, un petit cercle spirite composé de l'artiste, de sa femme, d'un docteur, d'un chanteur du théâtre et de la veuve d'un ingénieur.

« Ta place, me dit le capitaine Richard, était gardée, tu es attendu dans notre cénacle silencieux ; tu seras le sixième et si parfois nous invions, sur une proposition unanime, un ou deux amis, quatre au plus, tu verras que nous nous suffisons à nous-mêmes et que ceux qui sont entrés en incrédules dans l'atelier du peintre Volinski et de Mme Volinska, excellente pianiste, en sont sortis sans exception, convaincus de la loyauté de nos deux médiums, le jeune chanteur Delpy et de Mme Pérès, la veuve de l'ingénieur. Je t'ai présenté déjà comme un magnétiseur, émule et ami de Donato et de Pickman, et comme « spirite, celui de notre distingué camarade le colonel de Rochas. Tu es donc attendu chez le peintre Volinski et y seras bien accueilli ».

Et je l'y fus en ami. Dès la première soirée je fus surpris d'entendre une douce batterie de tambour exécutée avec les ongles sur la table autour de laquelle nous étions assis tous les six. « Tu vas être bien étonné me dit le capitaine

Richard d'apprendre que cette batte-

rie au « rappel », exécutée dès notre

arrivée dans l'atelier l'est par la main

d'un être cher que tu as pleuré avec

moi là-bas, à la Martinique. C'est ma

chère petite Marguerite toujours sans

doute près de moi dont elle connaît

les douloureux regrets, qui s'est peu

de jours après la formation de notre

réunion présentée ici, et nous a dési-

gné deux bons médiums, M. Delpy et

M^{me} Pérès ». Elle annonça sa chère

présence par des coups d'ongles répétés

sur la table auprès de moi. Elle dit son

cher nom et Marguerite heureuse de ve-

venir ici 3 fois par semaine, à l'heure de

notre séance a déclaré quelle prenait les

fonctions d'Isis. Dédaignant les dieux

de l'Égypte, je serai la messagère de

cette réunion, dicta-t-elle.

J'irai où tu m'enverras et reviendrai

promptement répondre à tes questions

par la bouche de Maria (M^{me} Pérès),

qui permet que nous ne l'appelassions

autrement désormais. Je vais donc re-

copier l'histoire suivante exacte en tout

point, sans craindre de dire les noms

des personnes et des heures. Nous avions depuis 2 courriers, reçu de Ste-Marie de l'île de la Réunion, de mauvaises nouvelles d'une tante, Mme Emile Bellier qui, pour être plus près de 2 bons docteurs avait été transportée à la propriété sucrière du Bois Rouge, à Ste Suzanne, chez M. Adrien Bellier le père d'Emile Bellier son mari. A la séance, dont j'ai gardé la date, 16 mai 1892, Richard désigna que l'esprit de Marguerite se fut annoncé à coups d'ongles lui demanda : Veux-tu aller à l'île de la Réunion, au Bois Rouge, où une bonne tante est malade, c'est bien loin, tu sais, petite Margot, l'île de la Réunion, c'est aux Antipodes, dans l'Océan Indien. Quand reviendras-tu ? Ce soir répondit notre chère Isis par la bouche du médium Maurice. Moins de 3/4 d'heure après, Marguerite frappait à coups d'ongles et dictait par coups frappés, ce qui suit et qui fut rapidement traduit par nos 2 médiums : « Ta tante est morte, j'ai vu porter son corps sur la galerie du 1^{er} étage et il a été jeté dans le jardin où son corps a fait

« jaillir le sable de toutes parts et a disparu à mes yeux. »
« Que nous racontes-tu là lui dit Richard, en riant, le docteur était-il là ? Non, le docteur Nativel est mort il y a 2 jours d'une piqûre anatomique. »

Ne croyant pas un mot de cette burlesque communication, ma femme et moi, attendîmes l'arrivée du courrier de Bourbon. Il nous annonça que tante Pauline était mieux mais la lettre datée du 1^{er} mai, et la communication du 16, la lettre arrivant le 28 mai, nous nous dîmes qu'un cablogramme nous aurait été envoyé si quelque événement malheureux s'était produit. Le courrier de juin confirmant les meilleures nouvelles de la santé de tante Pauline et du docteur Nativel, nous fûmes tous convaincus qu'Isis-Marguerite s'était trompée, et il ne fut plus question de cette communication.

Dix mois passèrent et nous avions oublié l'incident spirite du 18 mai 1898, lorsqu'en juin 1899 notre oncle Emile Bellier nous prévint qu'il s'embarquait avec Pauline sur le Djennah afin de la rétablir en France par une saison balnéaire à Vichy.

Il fut convenu dès lors que Mme Dauvil, moi, sa sœur et son mari, colonel en retraite, partirions dans 15 jours pour nous trouver à Marseille à l'arrivée du Djennah.

Le samedi 20 mai, une dépêche de Port-Saïd nous apportait le télégramme suivant, bien inattendu : Le malheur a fondu sur moi. Pauline est morte le 16 à bord du Djennah. Congestion cérébrale, a été immergée ! Me décide à continuer mon voyage pour France. Serai à Marseille le 24 ou 25. Vous y attendez.

A cette date, le Djennah signalé, nous étions tous à la Joliette, lorsque mouilla le paquebot mis en quarantaine.

Nous apercevions notre pauvre oncle Emile sur le pont, nous regardant en ouvrant les bras et en sanglotant, et nous ne pouvions que mêler à distance, nos pleurs aux siens. Je fus surpris de voir le général Gallieni à l'un de ses côtés et le gouverneur Binger de l'autre, en effet j'avais reconnu dans la foule Mme Gallieni, sa fille Marcelle et son fils Gaëtan que j'embrassai.

Lorsque la visite sanitaire eut déclaré la sortie des passagers libres, nous attendîmes Emile qui fut pressé par tous nos bras. Je serrai la main de Gallieni mon vieux camarade de Sedan et de Binger notre compagnon du Sénégal et nous conduisîmes notre oncle à l'hôtel. Il nous raconta en pleurant la mort de Pauline et son immersion — paroles textuelles de Marguerite « J'ai vu monter son corps sur le pont — l'aumônier ayant dit les prières des morts, ma pauvre femme a été jetée à la mer où il a fait jaillir la mer de toutes parts, et elle a pour jamais disparu à mes yeux. »

Je n'ajoutai qu'un mot, ayant depuis, reçu un courrier de la Réunion, nous apprîmes que le docteur Nativel était mort aux environs du 16 mai 1898 des suites d'une piqûre anatomique.

Quel est de tous les savants, qui osent aborder les manifestations spiritistes avec tant de crainte, qui osera prétendre que les deux médiums de l'atelier du peintre de Pau avaient lu dans leur subconscient, un an d'avance, ce que venait de nous dire un esprit envoyé à la Réunion, nous dépeignant ce corps jeté par dessus le balcon, disparaissant dans le sable, et la mort du docteur Nativel.

Vos lecteurs admettront donc comme mes amis, ma femme et moi qu'il y eût là, acte de réelle clairvoyance et prémonition indubitable. Pau, 2 mars 1923 Léopold DAUVIL.

Souvenir de Traversée

(Suite)

« Je n'osais la questionner, j'avais peur d'un aveu au-devant duquel je n'osais aller, mais je ne doutais nullement de son entière innocence. »

« Ecoutez tout, continua-t-elle en prenant ma main et en la mettant sur son cœur, voyez, je suis calme, et pourtant je dois rêver. Cette nuit, sous le reflet de la lune argentée, Maniello m'a appelée... Mathilda !... Heureuse je volai à la fenêtre. « Venez au jardin, ma sœur, » me dit-il. Je répondis sans crainte à son appel et lorsque je fus près de lui je reconnus Maniello, mais ce n'était plus le pêcheur acorien; non, c'était un jeune seigneur, qui me fit asseoir sur le banc du grand citronnier, s'agenouilla près de moi, et me dit : « Ecoutez, ma sœur, cette chanson de Pétrarque, mon ami, et, de sa voix sonore et pure mais avec un organe plus tendre, il me chanta des vers du poète italien que je reconnus, Marie, pour les avoir entendus déjà... où ?... quand ?... C'est ce que m'expliqua Maniello qui me reporta avec lui, dans un passé reculé de cinq siècles, lorsque j'étais sa sœur. Il me dit qu'alors j'étais belle... très belle et qu'il était jaloux de moi... au point qu'un soir il provoqua en com-

bat singulier et blessa à mort un jeune Vénitien qui m'aimait. Après ce crime, il avait dû s'enfuir et ne m'avait jamais revue... Était-ce un rêve, ma chère Marie ? En voici la fin. « Maintenant que vous connaissez tout de notre passé, ajouta Maniello, sachez que je suis revenu en cette vie pour vous revoir un seul instant... je ne reparaitrai plus qu'une fois pour vous donner un dernier baiser. Maniello le pêcheur ne sait rien... Je suis son âme... Son corps repose endormi là-bas; et, de son doigt, le jeune Italien désignait la montagne. « A bientôt, dans une autre vie où j'aurai enfin le bonheur de vous aimer toujours, et d'être votre époux... Au revoir ! le jour où vous mourrez, Mathilda... mon âme... (celle de Maniello) suivra la vôtre... Adieu ! » Et la vision disparut... Ce matin, à l'aube, mon père, me trouva endormie ou évanouie sous le grand citronnier. J'étais donc sortie. Maintenant, dites-moi Marie, si je suis folle !

« Non, Fany, vous n'êtes point folle... Mais... »

« Mais quoi, Marie ? »

« Vous êtes somnambule et, dans tout cela, vous êtes le jouet de votre imagination, du moins, telle était alors ma conviction. »

« Maniello ne revint plus éveiller Fany, mais plusieurs fois, en dépit de mes doutes, il fallut bien constater que le pêcheur était chez Dolorès où elle fut visible de nous tous. »

« La pauvre Fany semblait heureuse de ces visions, et je n'ai jamais douté que le beau pêcheur n'eût fait une douce impression sur le cœur de cette belle enfant qui resta toujours innocente et pure. »

« Une année passa pour elle dans des alternatives de joie, de mélancolie et de tristesse; sa pâleur allait s'accentuant, son état de langueur s'aggravait rapidement. La pauvre fille déclina de jour en jour. »

Elle venait s'asseoir parfois encore avec nous sur la grève où elle cherchait du regard la venue de Maniello, et, ce que ni le pasteur ni nous, ne pûmes jamais comprendre, c'est que le beau pêcheur, tout en saluant la jeune malade avec une touchante sympathie, se rendait à sa barque ou retournait au village comme un garçon dont le cœur était libre de tout amour.

« Un soir que la mer était calme et que la beauté du ciel et la douceur de la température invitaient à s'étendre dehors, nous étions allées chercher les Finley pour nous asseoir avec eux sur la grève. Fany était languissante et muette; ses yeux, errant sur les flots, ne se détachaient point d'une barque de pêcheur dont la rame avait signalé la présence non loin de nous. Tout à coup une délicieuse romance dont nous ne pouvions distinguer les paroles arriva jusqu'à nous, apportée par la brise et chacun reconnut la voix sonore, et harmonieuse de Maniello. Alors, Fany, pâle, se dressa, les regards tournés dans la direction de Maniello, puis allongea la main vers ce point, elle s'écria : « La Canzona di Pétrarca ! » puis elle tomba évanouie dans nos bras en criant : Maniello !

« La barque, comme si le pêcheur eût entendu son nom ou deviné la détresse de celle qui l'avait prononcé, revint à la plage, où Maniello jeta ses rames et, sautant à terre, il s'écria en accourant vers nous tristement : « Je me suis encore endormi malgré moi... j'ai entendu sa voix qui m'appelait... » Et, dans ses bras vigoureux il enleva Fany comme un enfant et la transporta sans qu'elle eût repris connaissance jusqu'à sa demeure où nous la déshabillâmes et la mîmes au lit. »

« Le lendemain, comme j'étais près de son lit, elle me dit : « Marie, ma folie continue, elle ira jusqu'au bout; cette nuit, Maniello est venu me donner son dernier baiser... il est entré sans bruit et s'est approché de mon chevet... C'était le baiser de nos fiançailles ! Oh, Marie ne souriez pas... Je sens que nous serons bientôt réunis et pour toujours... Il y a si longtemps que mon bien-aimé me cherche ! Marie, après que je serai morte, si vous rencontrez encore Maniello au bord de la mer ou à la montagne, vous pourrez dire alors : « Pauvre Fany, elle avait rêvé ! »

« Le lendemain dans la matinée une secousse de tremblement de terre ébranla fortement la demeure du pasteur et la nôtre, un orage éclata violemment et les échos de la montagne répétèrent les terribles coups du tonnerre. Puis le calme revint. »

« C'est l'annonce de notre fin ! » dit à voix basse Fany qui n'était plus qu'une ombre... et, à 2 heures, cette vierge, ange de douceur et de souffrance, s'éleva au ciel. A cet instant, Maniello passa en courant devant le jardin sans détourner la tête se rendant vers la petite anse. Il ignorait sans doute la mort de celle qui mourait de son amour innocent, mais je fus surprise

de ne pas le voir s'arrêter un moment. « Nous restâmes tout le jour et toute la nuit près du corps diaphane de la morte disparaissant sous un grand voile blanc et sous les fleurs. Laure, ma sœur, avait couronné son front pur de fleurs d'oranger. »

« Le pasteur agenouillé priait et pleurait doucement. Sa grande douleur était muette. Vers minuit des bruits de pas lourds attirèrent notre attention et nos regards vers la fenêtre ouverte; des pêcheurs portaient sur une civière le corps d'un mort qui suivait une femme poussant des sanglots... Le cadavre était celui de Maniello que ses camarades avaient trouvé sur la grève où la mer avait rejeté la barque et le pêcheur... La femme était la pauvre Dolorès, sa mère. »

« Deux jours plus tard, nous accompagnions au cimetière d'Horta, ombreux et fleuris, la dépouille légère de la pauvre Fany et, derrière nous, suivait le cercueil de Maniello porté par les pêcheurs en deuil. »

« Leurs tombes sont voisines, et l'herbe qui les recouvre sans doute aujourd'hui n'en doit plus former qu'une seule... Pendant l'année qui suivit la mort de Fany et de Maniello, j'allai chaque semaine déposer une gerbe de fleurs au pied des croix de bois sous lesquelles dorment depuis vingt ans ces mystérieux amants ! »

Puis, baissant la voix dans laquelle je sentais passer des larmes, la comtesse ajouta lentement : « Voilà capitaine le pèlerinage que, pieusement, mon âme était allée faire sur la terre voisine qui exhale pour moi ses chères senteurs, lorsque votre présence l'a rappelée en moi. »

« Voilà ce souvenir tel que l'a gardé ma mémoire... Il est bien étrange, n'est-ce pas ? Croyez-en et faites-en ce que vous voudrez ! » Et, me tendant de nouveau sa main que, très ému moi-même par ce récit, je portai silencieusement à mes lèvres, la petite comtesse ajouta en se levant : « ... Devenez spirite, capitaine, votre cœur comprendra les beautés de notre croyance, le mystère divin des vies successives et de la réincarnation qui fait de la mort une amie qu'on voit arriver sans l'appréhender... Et si tout cela n'était pas vrai... Quel doux rêve quand même ! »

Je rentrai dans ma cabine et j'écrivis ce que, pour vous, mes amis, je viens de recopier. Léopold DAUVIL.

Le Spiritisme dans l'Eglise

C'est le titre d'un livre que nous offre la plume sincère de M. Léon Chevreuil. Je ne dirai pas que c'est un livre qui arrive en son temps, car le temps pour ceux qui ne veulent pas entendre n'a aucun sens; mais ce que je dirai, et du fond du cœur, c'est que c'est une œuvre qui nous manquait et qui, par tous les vrais spirites, sera saluée avec enthousiasme.

Car bien que la littérature spirite compte de nombreux chefs-d'œuvre, autant au point de vue littéraire que scientifique et philosophique, un ouvrage comme celui que M. Chevreuil vient de faire paraître, — à ma connaissance du moins — faisait défaut.

Le spiritisme dans l'Eglise ! Mais il y est, quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse; il y est, comme il est au fond de toutes les religions, au fond de l'histoire philosophique de tous les peuples. Ou bien, non, il y est plus que tout ailleurs.

Et c'est ce que l'auteur nous démontre par de nombreux et d'irréfutables documents.

Son travail patient et généreux serait-il récompensé par la conversion de l'Eglise à la religion ?

Hélas ! Je suis persuadée qu'il n'en est rien. On ne convertit pas qui se croit infaillible, par conséquent au-dessus de tout, semblable à Dieu même ! Je crois, d'ailleurs, que M. Chevreuil ne se fait pas non plus d'illusion là-dessus, car très modestement il se contente de dire : « Nous prétendons (seulement) agir sur le scepticisme de notre époque autrement que par des sermons. »

Et plus loin : Le spiritisme éclairé quelques-uns des problèmes qui touchent à la religion... L'Eglise dogmatique nous ordonne de croire, le spiritisme démontre et nous offre le moyen de croire. »

En somme, loin de faire la guerre à l'Eglise, il lui démontre poliment, oh ! combien poliment ! que le spiritisme est son plus grand appui, puisqu'il prouve la possibilité des miracles; non pas de miracles qui prétendent être des dérogations aux lois divines, mais de miracles expressions mêmes de ces lois.

Et par cette démonstration claire et logique, il fait ressortir l'absurdité de l'alliance entre le catholicisme et le matérialisme pour combattre le spiritisme et la nécessité au contraire pour l'Eglise, que dis-je pour toutes les églises, de s'appuyer sur la science spirite « Prouver la survie, tout est là », dit M. Che-

vreuil, « la science (spirite) sauvera la religion ».

Oui, elle la sauvera, mais elle fera crouler les dogmes et le côté absurde des cultes. Et c'est parce qu'il en est ainsi, que l'Eglise n'écouter pas la voix de la raison.

Que lui importe le sentiment religieux de la foule, si elle y perd son autorité ? Car pour elle c'est cette autorité qui est l'essentiel, non pas la croyance en Dieu et l'immortalité. Et c'est pourquoi il n'y a rien à faire; pour le moment, du moins. Pour que l'Eglise évolue, il faudra des incarnations nouvelles; un pape qui sera médium, des cardinaux dépourvus de fanatisme, un clergé moins nombreux, mais plus évolué. Cela viendra infailliblement, il faut seulement savoir attendre, ne rien brusquer.

Si je ne me trompe, le matérialisme, malgré ses railleries momentanées, se ralliera encore plus vite à la grande vérité spirite. Que d'exemples ne comptet-on déjà !

L'échec à la Sorbonne ? ! Mais il ne prouve rien contre le spiritisme. Tout au contraire. Ceux qui y voient son effondrement ne montrent que leur ignorance totale de la science métapsychique. « L'impuissance même » dit M. Chevreuil, où nous nous trouvons de répéter à volonté certains phénomènes tendrait à prouver l'indépendance de la cause agissante. C'est absolument exact. On ne peut mieux raisonner. Si la singulière et phénoménale émanation du corps de M^{lle} Eva Carrière se produisait régulièrement, dans des conditions déterminées et déterminables, comment ne serait-on pas obligé de conclure à un simple phénomène Physiologique ?

« Nous prétendons » dit M. Chevreuil, « faire admettre par l'Académie des sciences la possibilité de matérialisations » etc., etc. « c'est d'une prodigieuse audace, mais ce sera une affaire de temps et de persévérance. »

Absolument; et pas audacieux du tout, quand on est sûr de pouvoir compter sur la force des choses et l'évolution fatale vers laquelle nous marchons, malgré les troubles actuels.

Depuis la guerre, plus que jamais, le monde est inondé de faits spirites. « Les morts debout ! » s'était écrié M. Maurice Barrès.

Il ne savait pas à quel point il serait obéi. Partout ils prouvent qu'ils vivent quand ils veulent être écoutés.

Et bien, écoutons-les. Écoutons-les, non seulement quand ils nous parlent, mais aussi quand ils inspirent des auteurs, comme M. Léon Chevreuil.

Claire GALICHON.

Fraternelle Solidariste et Déterministe N° 10 AMIENS

Compte rendu de la séance du 24 février Nous commençons par une lecture ayant pour sujet : l'instinct.

Cette séance a été particulièrement intéressante, pour le développement des médiums.

Un médium à incarnation a été pris toute la séance, un esprit est venu s'incarner; esprit timide amené par les esprits supérieurs pour faciliter le développement du médium, mais cet esprit n'a pu nous donner de communication.

Les esprits nous donnaient des conseils par l'intermédiaire d'un médium écrivain au fur et à mesure de l'incarnation, pour faciliter celle-ci.

Le secrétaire : R. VASSE.

Chers amis, vous n'aurez pas ce soir une séance de la qualité de celle de samedi dernier, mais si cela ne se produit pas ce soir, cela sera réalisé sous peu. Encore une fois patience et longueur de temps, foit plus qu'impatience et rage.

Vous allez comme de coutume nous accorder toute votre attention. Le changement de lumière ne sera nullement un obstacle à des réalisations et ainsi que cela vous a été dit, servira mieux les intérêts de la propagande dans l'esprit des nouveaux venus, dès que vous pourrez faire des invitations. Cela ne tardera pas, espérons-le et à ce moment vos médiums habitués à être pris en pleine lumière ne seront pas surpris.

Donc du recueillement et tout ira pour le mieux, soit ce soir soit incessamment.

Nous sommes tous en vous, comme vous êtes tous en nous. Tendez bien vos pensées vers ceux qui comme nous, vous veulent du bien en aspirant à une humanité meilleure et plus harmonique. Mme Dubois qui est inspirée pour vous faire écrire, devient de plus en plus précieuse pour moi par sa grande sensibilité.

M. Dubois est toujours le vaillant lutteur de jadis, transformé en amant de la paix, de la douceur, de l'entente, de la concorde et de l'équilibre, puis aussi de la cohésion et de la coordination des efforts. Cela est un peu en avance dans cette période de mésentente générale, mais les extrêmes se touchent et vous verrez de beaux jours d'union bien avant que vous le supposiez. Il faut, entendez-vous que l'union des forces de Bien triomphent et elles triompheront, quoi qu'il arrive. Comment les hautes intelligences qui nous gouvernent et qui régiment dans tous les modes d'activité humaine; comment les premiers rôles sortis

de nos grandes écoles ne comprennent-ils pas cette chose pourtant très simple, c'est ce qu'un avenir prochain apprendra au monde étonné et ravi tout à la fois. Un nouveau monde est en voie de découverte et vous tous ici, présents comme les milliers d'humains précurseurs perdus dans les millions de leurs frères ignorants ou adversaires, contribuez à cette découverte qui remplacera l'humanité dans un nouvel axe bienfaisant et prometteur de beaux jours futurs.

Psychosus.

GUÉRISON

obtenue par Mme Dubuc

Madame, L'été dernier vous m'avez prodigué vos bons soins, mon cas était : métrite, ovarite, anémie. Je suis heureuse de constater que depuis longtemps je ne souffre plus du ventre; pendant deux longues années j'ai suivi les traitements de médecins sans amélioration complète, et il a suffi quatre ou cinq de vos séances pour calmer mes souffrances et sans retour.

Je vous remercie infiniment Mme Dubuc et j'adresse toute ma reconnaissance envers le Bon Dieu qui a permis ma guérison. Mon anémie me reste toujours un peu.

Je compte parmi le nombre de vos abonnés et c'est toujours un réel plaisir pour moi à la réception de mon journal préféré. Il n'y a pas un an, j'étais une catholique bien tiède, mais les œuvres d'Allan Kardec m'ont entièrement convertie.

Je crois en sa doctrine et mon vœu le plus cher, c'est de chercher à me rapprocher le plus possible des enseignements du Christ. Mme G., Paris

GUÉRISONS

obtenues par M. et Mme Lauvernier

Mme Lauvernier, Je viens un peu tard réclamer de votre obligeance l'insertion dans votre journal de l'attestation de la guérison de ma petite fille âgée d'un an et atteinte de méningite, ne laissant plus d'espoir au docteur qui la soignait.

C'est sur les conseils de personnes ayant été soignées et guéries par vous que j'ai eu recours à votre généreuse intervention qui a apporté aussitôt un grand changement dans l'état de mon enfant puis la guérison complète.

Je remercie Dieu et vous prie d'agréer, Mme Lauvernier, l'assurance de mon inaltérable reconnaissance.

Mme MOUTIER.

Bois-Blancs (Lille)

M. et Mme Lauvernier, Je viens vous remercier des bons soins que vous m'avez donnés. Je souffrais depuis 4 mois de métrite et il me fallait subir une opération que je redoutais.

Et maintenant grâce à vos bons soins je suis complètement guérie.

Agréez, M. et Mme Lauvernier, mes sincères salutations.

Je tiens à vous dire aussi que j'ai repris le travail. Mme DESMET.

Loos-les-Lille (Nord)

Aidons-nous

M. d'Osty, 36, coin rond, Orléans (Loiret), offre aux lecteurs du *Bieniste*, de leur faire parvenir à des prix très avantageux : Vins et produits d'alimentation générale en gros et détail.

Quièvrechain

M. Emile Gêneaux prévient les malades de Quièvrechain, et environs qu'il remet son voyage du samedi 17 courant au dimanche 25 mars.

Arras

M. J. Berthelin se tiendra à la disposition des malades d'Arras et des environs, chez M. Vve Hermant, estaminet, 3, rue d'Amiens, pendant la matinée et chez M. Emile Ducatelle, maréchal, de 1 h. 30 à 3 heures l'après-midi, les dimanches suivants :

Mars 25.

Avril, les 8 et 29.

Mai, les 13 et 27.

Juin, les 10 et 24.

Les autres dimanches, M. Berthelin recevra chez lui à Neux-les-Mines.

Le plus moderne des journaux

EXCELSIOR

Grand illustré quotidien à 15 cent.

PUBLIE

TOUS LES DIMANCHES

Un Magazine illustré

en couleurs

EXCELSIOR-DIMANCHE

22 Le N° ordinaire et 25

Pages le Magazine réunit Cent.

PRIX DES ABONNEMENTS p^r la SEINE et SEINE-À-OISE

"Excelsior" quotidien et "Excelsior-Dimanche"

Trois mois 14 fr. | Six mois 26 fr. | Un an 50 fr.

En s'abonnant 20, rue d'Enghien, Paris, par mandat

ou chèque postal (Compte n° 3970), demander la liste et

les spécimens des Primes gratuites fort intéressantes.